

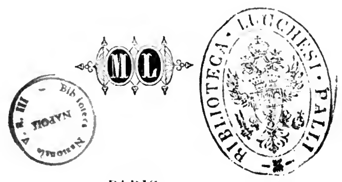
LA

SUCCESSION BONNET

COMÉDIE-VAUDEVILLE

PAR

M. DE SAINT-RÉMY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

PERSONNAGES

DUPONCEAU, petit rentier..................	MM. MERCIER.
GRISDU, clerc d'huissier....................	GIL PÉRÈS.
BONNET....................................	PRISTON.
CHAPARDIN, homme d'affaires..............	R. LUGUET.
BERNARD, notaire..........................	KALEKAIRE.
EMMA, fille de Duponceau.....................	Mlle DRÉMONT.

A Paris, de nos jours.

LA
SUCCESSION BONNET

Le salon de l'appartement de Duponceau. Porte au fond, portes latérales, une table à gauche, chaises, fauteuils, divan à droite, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

DUPONCEAU, parlant à la cantonade.

Oui, mon enfant; c'est convenu, tu l'auras ton petit Bonnet, puisque tu en es si coiffée. (Il descend en riant. — Au public.) Il est joli, ce mot-là. Il est joli parce que Bonnet, ici, n'est pas un objet de toilette; Bonnet, c'est le futur de ma fille Emma. Je joue quelquefois sur son nom. Aimez-vous ce genre d'esprit-là, le calembour? On prétend que c'est l'esprit de ceux qui n'en ont pas; mais c'est un bruit que font courir ceux qui n'en peuvent pas faire... Moi, j'aime

les calembours, mais pas exclusivement. J'aime bien aussi ma fille. Je m'occupe de son bonheur, et la voilà casée cette fois-ci, je crois, et bien casée. Bonnet, mon futur gendre, a heureusement perdu son oncle de la Martinique. Quand on envoie des oncles à la Martinique, c'est pour les perdre. La succession ne peut tarder à arriver; Athanase est le seul héritier, ce qui fera de mon gendre un gros bonnet; (Il rit.) quelque chose comme un millionnaire. Je n'attends, pour préparer le contrat, que Chapardin, mon homme d'affaires et mon ami, en qui j'ai la plus grande confiance... Ah! Emma sera bien heureuse... et moi aussi... (On frappe.)

SCÈNE II

DUPONCEAU, GRISDU.

DUPONCEAU.

Entrez!

GRISDU.

M. Duponceau?

DUPONCEAU.

C'est moi, monsieur; que voulez-vous?

GRISDU.

Monsieur, je me nomme Grisdu; j'ai l'honneur de

vous saluer et je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille.

DUPONCEAU.

La main de ma fille? d'Emma?

GRISDU.

Ah! elle s'appelle Emma?... Un nom un peu fade, mais n'importe.

DUPONCEAU.

Comment, vous ne saviez pas même son nom?

GRISDU.

Oh! j'aurai bien le temps de l'apprendre... après.

DUPONCEAU.

Eh bien, tenez, vous n'aurez pas ma fille; mais vous m'amusez, vous.

GRISDU.

Si je vous amuse, donnez-la moi... vous la donnerez peut-être à quelqu'un qui vous ennuiera.

DUPONCEAU.

Possible... mais je la donnerai du moins à quelqu'un que je connaîtrai.

GRISDU.

Mais vous me connaîtrez aussi, au bout de quelque temps.

DUPONCEAU.

Eh bien, voilà un original!... Et à part cela, avez-vous un état?

GRISDU.

Je suis clerc d'huissier... mes parents sont à leur aise.

DUPONCEAU.

C'est-à-dire qu'ils sont comme vous, ils ne sont pas gênés... c'est ça qui est clair... pas d'huissier !... (Il rit.)

GRISDU, reculant.

Heu !... La manie des calembours chez un beau-père, c'est bien assujettissant... (Se rapprochant.) Enfin, n'importe, je m'en arrangerai.

DUPONCEAU.

Et vous vous êtes imaginé que je vous donnerais ma fille comme ça, tout de suite?...

GRISDU.

Tout de suite; comme vous exagérez !... il faut bien le temps de publier les bans.

DUPONCEAU.

Mais, d'où diable cette idée vous est-elle venue?

GRISDU.

Voici le fait... Vous avez pour homme d'affaires M. Chapardin... Il est l'ami de mon patron, Me Clouard, huissier. Hier... (Il s'arrête.)

DUPONCEAU.

Qu'avez-vous?

GRISDU.

Ah ! je croyais que vous alliez en faire un sur ce mot-là. (Reprenant.) Hier donc, M. Chapardin disait à Me Clouard, en causant de choses et d'autres : Mademoiselle Duponceau... jolie fille... jolie dot... le père, excellent homme... Il n'avait pas dit que vous faisiez des... Enfin !...— Où donc demeure-t-il ? a dit mon patron. — Rue Percée, n° 26. En entendant cela, moi je me suis dit : tiens, pourquoi pas ?... Et puis, j'ai hésité jusqu'à ce matin... Enfin, j'ai pris mon parti, et me voilà... je fais tout comme ça.

DUPONCEAU.

Et ça vous réussit ?

GRISDU.

Bon an, mal an, je ne manque qu'une affaire sur trois.

DUPONCEAU.

Alors, mon cher monsieur, il vous reste encore deux affaires à réussir... car vous manquerez celle-là !

GRISDU.

Vous plaisantez... vous êtes gai !...

DUPONCEAU.

Je suis gai... mais je ne plaisante pas.

GRISDU.

Enfin, pourquoi me refusez-vous votre fille?

DUPONCEAU.

Parce que je ne peux pas la partager et qu'elle est promise à un autre.

GRISDU.

A qui ?

DUPONCEAU.

Vous n'êtes pas curieux, vous, non... Eh bien, elle est promise à un jeune homme... Vous faut-il son nom?... Il s'appelle Bonnet.

GRISDU.

Quel Bonnet?... Il y en a des milliers.

DUPONCEAU.

Dans les magasins. (Il rit.)

GRISDU, reculant.

Heu !... Écoutez, beau-père, (Il se rapproche.) je m'engage à les supporter... mais à en rire... là...

DUPONCEAU, piqué, à part.

Il m'ennuie... il est bête. (Haut.) Monsieur Grisdu, je crois vous avoir suffisamment renseigné sur ce qui ne vous regarde pas... Veuillez me laisser vaquer maintenant à mes affaires.

GRISDU.

En connaissez-vous de plus importante pour un père que le sort de son enfant ?

DUPONCEAU.

Mais puisque je vous ai dit qu'il est fixé.

GRISDU.

Pas définitivement... Allons, je vous laisse... je vous laisse quelques instants de réflexion... puis, je reviens dans une heure prendre vos instructions pour la publication des bans.

DUPONCEAU.

Comment, je vous reverrai encore?

GRISDU.

Monsieur et cher beau-père... (Il s'incline et se dirige vers la porte du fond; là il rencontre Chapardin qui entre. Il échange avec lui un salut.) Ah! monsieur Chapardin!... raisonnez donc M. Duponceau. (Il sort.)

SCÈNE III

DUPONCEAU, CHAPARDIN.

DUPONCEAU.

Chapardin, tu arrives à propos; tu connais ce monsieur?

CHAPARDIN.

C'est Grisdu, le clerc de mon huissier, un original

DUPONCEAU.

N'ose-t-il pas venir me demander, de but en blanc, la main de ma fille?...

CHAPARDIN.

Lui !... (Riant.) Ça lui ressemble.

DUPONCEAU.

Et précisément quand je te fais prier de venir pour préparer le contrat de mariage d'Emma avec un charmant garçon... Je ne sais pas si tu l'as vu ici... M. Bonnet ?...

CHAPARDIN.

Non.

DUPONCEAU.

Conseille-moi ; tu sais que je ne fais rien sans te consulter...

CHAPARDIN.

Mais je ne le connais pas.

DUPONCEAU.

Caractère doux, physique agréable, fortune superbe... je suis décidé.

CHAPARDIN.

Fort bien alors.

DUPONCEAU.

Tu m'approuves... tant mieux... Il faut donc tout tenir prêt, parce que, dès que la succession de l'oncle sera arrivée...

CHAPARDIN.

Il espère la mort d'un oncle?...

DUPONCEAU, *gaîment.*

Ce n'est plus une espérance... L'oncle est décédé... mais à la Martinique... Il faut le temps et Bonnet...

CHAPARDIN.

Bonnet! à la Martinique, dis-tu?...

DUPONCEAU.

Oui, à la Martinique... à la Trinité... Mais, sois tranquille, elle ne se passera pas sans que Bonnet... (Il rit.)

CHAPARDIN.

Il s'agit bien de tes calembours... Et ton jeune homme s'appelle Bonnet? La Martinique!... Bonnet!... une succession!... Ah! mon pauvre Duponceau!

DUPONCEAU.

Eh bien? quoi donc?... Qu'y a-t-il?

CHAPARDIN.

On veut te refaire... t'enfoncer!...

DUPONCEAU.

M'enfoncer! lui! mon ami!... On enfonce un Bonnet, mais un Bonnet ne vous enfonce pas!

CHAPARDIN.

Ah bien! j'arrive à temps.

DUPONCEAU.

Explique-toi... voyons!

CHAPARDIN.

Mais tu ignores donc l'histoire de la succession Bonnet?

DUPONCEAU.

De fond en comble.

CHAPARDIN.

Apprends donc que...

DUPONCEAU.

Chut! c'est lui!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BONNET.

BONNET, passant la tête.

Puis-je entrer?

DUPONCEAU, à part.

C'est lui!... (Haut.) Entrez. (Bas à Chapardin.) M'enfoncer, lui!... Ne t'en va pas, il faut que je sache...

BONNET.

Bonjour, beau-père!

CHAPARDIN, observant Bonnet.

Ah! c'est là ce fameux gendre futur?... Voyons donc ça...

DUPONCEAU, à part.

Comme Chapardin le regarde!... Qu'est-ce qu'il

a pu faire... Je ne sais plus si je dois lui donner la main...

BONNET.

Emma n'est pas malade?...

DUPONCEAU, hésitant.

Non, monsieur... Non, mon ami... Elle est dans sa chambre, sans doute. (Appelant.) Emma!

EMMA, en dehors.

Papa!

DUPONCEAU.

C'est Bonnet qui te cherche.

CHAPARDIN, bas, à Duponceau.

Qu'est-ce que tu fais?... Où diable as-tu la tête?

DUPONCEAU.

J'ai la tête près du... Non, celui-là est trop facile. Il rit.)

BONNET.

Très-drôle, ça... (Il rit.) très-drôle.

CHAPARDIN, bas, à Duponceau.

Comment! tu les rapproches encore, au moment où je te dis de te méfier.

DUPONCEAU, bas.

Mais de quoi?... (Regardant Bonnet qui rit toujours.) Un rire aussi loyal ne saurait cacher de méchants projets. Dis-moi au moins...

CHAPARDIN, bas.

Laisse-moi faire. (Haut.) Vous êtes allé au ministère, monsieur, pour votre succession?

BONNET.

Ah! vous savez?.

DUPONCEAU présentant Chapardin.

C'est Chapardin, mon conseil et mon ami. (Ils se saluent.)

BONNET.

Oui, monsieur, oui, j'y suis allé plusieurs fois.

CHAPARDIN.

Ah! et que vous a-t-on dit?

BONNET.

Dame! pas grand'chose. Vous savez, les employés, ça a toujours un peu l'air de se ficher de vous... Ça n'a rien à faire... c'est gai!

CHAPARDIN.

Enfin, que vous disent-ils?

BONNET.

L'un me dit : « Revenez la semaine des quatre jeudis... » L'autre me chante : « Il reviendra-z-à Pâques ou à la Martinique... » Histoire de rire, probablement.

CHAPARDIN, bas, à Duponceau.

C'est bien cela, figure-toi que...

DUPONCEAU, bas à Chapardin.

Chut! voilà ma fille.

SCÈNE V

LES MÊMES EMMA.

EMMA.

Me voici, papa. Bonjour, monsieur Chapardin; bonjour, Athanase.

CHAPARDIN, à part.

Athanase! (Bas à Duponceau.) Déjà!

BONNET.

Bonjour, mademoiselle Emma. (Il l'embrasse.)

CHAPARDIN, bas.

Ils vont bien.

DUPONCEAU, bas.

Dame! mon cher, je ne savais pas, qu'est-ce que tu veux?... Il s'est ancré ici; il m'appelle son beau-père; il s'occupe de mes affaires, il embrasse... Mais, je t'en conjure, dis-moi ce que...

CHAPARDIN, bas.

Quand nous serons seuls.

BONNET.

Si nous vous gênons... pour causer du contrat... vous savez, Emma et moi, nous allons descendre au jardin. (Il remonte avec Emma.)

EMMA.

C'est cela.

DUPONCEAU.

Oui... Je vous appellerai dès que j'aurai causé avec Chapardin. (Bas à Chapardin.) Il faut en finir, je suis sur des charbons.

CHAPARDIN, bas.

Attends, un dernier mot. (A Bonnet.) Mais enfin, monsieur Bonnet, comment savez-vous que vous devez hériter de votre oncle ?... avez-vous été avisé ?

BONNET.

Comment ! c'était le seul frère de mon père. Son notaire, M. Bernard, m'a prévenu et doit venir lui-même à Paris pour me mettre en possession !

CHAPARDIN.

Qui, lui-même ?

BONNET.

Parbleu, le notaire.

EMMA.

Cela ne peut pas être son oncle qui est mort !

CHAPARDIN.

Un notaire, se déplacer... est-ce possible ?

BONNET.

Ce n'est pas un monument, un notaire.

EMMA, passant.

Pourquoi donc lui faites-vous toutes ces ques-

tions, monsieur Chapardin? Pour le tourmenter, comme ces vilains employés... Fi! que c'est méchant. Allons, venez, Athanase!

BONNET.

Me voilà, mademoiselle. (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VI

DUPONCEAU, CHAPARDIN.

DUPONCEAU.

Allons, vite, explique-toi à présent; je ne veux pas les laisser longtemps ensemble, tu comprends...

CHAPARDIN.

Eh bien, mon ami, voilà ce que c'est que l'histoire de la succession Bonnet. Figure-toi que...

SCÈNE VII

DUPONCEAU, CHAPARDIN, GRISDU.

GRISDU.

C'est encore moi!

DUPONCEAU.

Bien! à l'autre!... Ah çà! je ne l'aurai donc pas aujourd'hui, cette explication. (A Grisdu.) Qu'est-ce que vous voulez encore, vous?

GRISDU.

Il est deux heures; vous voyez, je suis exact...

DUPONCEAU.

Exact à quoi ?

GRISDU.

Au rendez-vous que je vous ai donné... Je pense que la réflexion vous a décidé et que rien ne s'oppose plus maintenant à la publication des bans... J'ai apporté mes papiers. (Il fouille dans sa poche et va à la table.)

DUPONCEAU.

Mais voulez-vous me laisser tranquille, vous; j'ai à causer avec monsieur.

GRISDU.

Vous pouvez causer devant moi, ça ne me gêne pas.

DUPONCEAU.

Et l'autre qui est toujours avec ma fille... (A Grisdu.) Allez-vous-en, voyons, allez-vous-en.

CHAPARDIN, assis, à droite.

Mais, au contraire... Grisdu n'est pas de trop.

DUPONCEAU.

Que veux-tu dire ?...

CHAPARDIN.

Qu'il va te certifier l'authenticité du récit que j'ai

à te faire... Grisdu, vous savez bien l'histoire de la succession Bonnet?

GRISDU.

La succession Bonnet... Bonnet de la Martinique?...

CHAPARDIN.

Oui...

GRISDU, passant.

Pardieu! si je la sais, (Il rit.) une des meilleures scies que j'aie connues!... Ah! ah! ah! j'en ai vu deux ou trois victimes.

DUPONCEAU.

Des victimes!... sacrebleu!... lui aussi! Il n'y a donc que moi qui ne la connaisse pas...

GRISDU.

Comment!... Est-ce que le Bonnet dont monsieur m'a parlé attend aussi un héritage?...

CHAPARDIN.

De la Martinique. Précisément.

GRISDU, se tordant de rire.

Ah! ah! ah! Elle est bien bonne.

DUPONCEAU.

Monsieur Grisdu!...

CHAPARDIN.

Est-il bête, il n'y a pas de quoi rire. (Regardant l'air

DUPONCEAU.

Après?

CHAPARDIN.

Après, d'autres journaux répétèrent cette bourde, et le public s'y laissa prendre.

DUPONCEAU.

Ma foi, je m'y serais laissé prendre aussi, moi. J'ai la propension à croire à tout ce qui est imprimé.

GRISDU.

C'est bien l'impression que vous me faites.

DUPONCEAU.

Pas fort celui-là!

GRISDU.

Je le traite par l'homœopathie... mais cela me répugne... Heu!...

CHAPARDIN, se levant.

Voyons, écoute-moi, sérieusement... Tout ce qu'il y a de Bonnet en France, et il y en a beaucoup...

DUPONCEAU.

Oh! oui... il y a d'abord les Bonnets de...

GRISDU.

De coton?... hein?...

DUPONCEAU.

Vous me le volez!

décontenancé de Duponceau, il se laisse aller au rire, ce qui augmente encore l'hilarité de Grisdu.)

DUPONCEAU.

Ah çà! voyons!... je n'y suis plus moi... et je m'impatiente à la fin. En sortirons-nous aujourd'hui?... et saurai-je enfin le mot de la succession Bonnet? (A Grisdu, qui domine avec peine l'accès de fou rire dont il a été pris.) Ah! ne recommencez pas, vous...

GRISDU.

Eh bien, mon bonhomme...

DUPONCEAU, blessé.

Mon bonhomme?...

GRISDU.

Eh bien, quoi... Vous n'êtes pas un bonhomme?

DUPONCEAU.

Si fait, mais...

GRISDU.

Eh bien, alors, mon bonhomme, il y a une dizaine d'années... *le Charivari*, un journal qui était drôle...

CHAPARDIN.

Dans ce temps-là.

GRISDU.

Dans ce temps-là, annonça qu'un nommé Bonnet venait de mourir à la Martinique, laissant une fortune évaluée à plusieurs millions.

GRISDU.

Oui... avec moi, il n'y a pas mèche. (A part.) Je le guérirai.

CHAPARDIN.

Donc, toutes les familles Bonnet s'émurent et s'adressèrent au ministère pour faire valoir leurs droits... On eut beau leur répondre que c'était une invention, une mystification, le nombre des prétendants s'accrut tellement qu'on ne put suffire à la correspondance et qu'on en vint même à faire imprimer une circulaire qu'on se borne à adresser aux réclamants.

DUPONCEAU.

En résumé, alors, il n'y a pas de succession Bonnet?

GRISDU.

A la Martinique... au moins...

CHAPARDIN.

Et ton prétendu héritier Bonnet...

GRISDU.

Est un petit escroc qui exploite la crédulité des imbéciles.

DUPONCEAU.

Hein!:..

GRISDU.

Je ne dis pas cela pour vous, c'est pour les autres...

CHAPARDIN.

Les autres imbéciles.

GRISDU.

Oui. Allons, c'est un petit filou. Je vais prévenir la justice. (Il fait mine de sortir.)

DUPONCEAU, effaré.

Attendez donc... ne nous pressons pas trop... voyons... il m'a emprunté... oui, il m'a emprunté cent sous l'autre jour à la foire de Saint-Germain...

GRISDU.

Ah !

DUPONCEAU.

Mais c'était pour nous payer à dîner.

CHAPARDIN.

Ah !

DUPONCEAU.

Et il me les a rendus.

GRISDU.

Eh bien. Mais, dites donc, alors le plus filou des deux... à moins que ce ne fût pour vous inspirer confiance.

DUPONCEAU.

Vous pensez... Oh ! ce n'est pas possible... Il a l'air si honnête... si sûr de son fait...

CHAPARDIN.

Attends... il y a un autre cas possible, une autre variété de Bonnet !...

DUPONCEAU.

Ceux à...

GRIDU, l'interrompant.

Ceux à poil, hein? (A part.) Vlan!...

DUPONCEAU.

Vous me les prenez tous.

GRISDU.

Ça m'évite de les entendre.

CHAPARDIN.

Voyons, écoute-moi sérieusement. Il y a une autre classe, ce sont ceux à qui cet article a tourné la tête et qui sont devenus monomanes.

DUPONCEAU.

Mélomanes...

GRISDU.

Monomanes, les fous les plus incurables.

DUPONCEAU.

Comment! mon pauvre Athanase serait fou!

GRISDU.

C'est la dernière chance d'honnêteté qui lui reste.

DUPONCEAU.

S'il allait devenir furieux...

CHAPARDIN.

Voyons, assure-toi d'abord qu'il est bien fou, et nous le ferons mettre dans une maison de santé.

GRISDU.

Attendez, attendez, une petite enquête... Comment vit-il?

DUPONCEAU.

Le matin il se lève de très-bonne heure et se lave tout le corps à grande eau froide...

GRISDU.

Voyez-vous, les douches?... Les voyez-vous?... Elles me sautent aux yeux! Traitement de fou.

DUPONCEAU.

Puis il lit le *Moniteur*... d'un bout à l'autre.

CHAPARDIN.

C'est d'un aliéné, conviens-en...

DUPONCEAU.

Attends donc... après le déjeuner il reste quelquefois deux heures à causer avec moi.

GRISDU.

Pardon!... Il lit le *Moniteur*... d'un bout à l'autre... Ah c'est mauvais, ça! c'est très-inquiétant! Et puis, pour se refaire, vous dites qu'il cause pendant deux heures avec vous. (Avec éclat.) Et il n'est pas décoré!

DUPONCEAU.

Que voulez-vous dire?

GRISDU.

Il comprend vos calembours et il en rit.

DUPONCEAU.

Certainement.

GRISDU.

Allons, allons, c'est un idiot ; il faut le mener chez le docteur Blanche. (Il fait mine de sortir.)

DUPONCEAU, le retenant.

Mais comment nous y prendre?... Je ne veux pas le maltraiter.

CHAPARDIN.

Garde-t'en bien !... C'est, au contraire, en flattant sa manie que tu pourras le guérir.

DUPONCEAU.

Le guérir, ça m'est égal... c'est m'en débarrasser que je voudrais.

CHAPARDIN.

Les deux peuvent se faire à la fois... Tiens, il me vient une idée... c'est le moyen d'en avoir le cœur net... Nous allons simuler un faux notaire qui sera censé revenir de la Martinique... un faux testament... une fausse succession sans importance. Il croira son rêve réalisé, sera désillusionné et guéri.

GRISDU.

Pourquoi ? Tenez-vous beaucoup à le guérir?... Mon Dieu !... il est heureux, ne le réveillons pas.

CHAPARDIN.

Vous avez vos raisons pour cela, vous... mais

c'est égal. Il s'agirait de trouver quelqu'un d'assez habile pour jouer le rôle du faux notaire.

GRISDU.

Attendez ; j'ai votre affaire... rapportez-vous-en à moi... Un de mes amis, très-adroit... Je vais lui expliquer la chose et le rôle qu'il aura à jouer. (A part.) C'est moi qui ferai le notaire.

CHAPARDIN.

Parfait !

DUPONCEAU.

Enfin, c'est égal... toi, passe encore au ministère... informe-toi... un Bonnet pourrait bien s'être égaré à la Martinique.

CHAPARDIN.

Je le veux bien, mais quelle probabilité ?... Enfin, je vais tout préparer... Je préviendrai même à la maison de santé... Vous, ayez soin que le faux notaire ait un fiacre pour l'emballer plus facilement. (Ils remontent.)

GRISDU, dignement.

Allons... Et vous, monsieur Duponceau, que ceci vous serve de leçon. Voyez où vous entraînait votre passion pour les calembours ; car vous ne preniez ce gendre que pour en faire sur son nom... c'était une mine, et facile... fi, fi !... (Chapardin tient sa tabatière

ouverte; Grisdu lui donne un coup sur la main, et fait voler le tabac dans les yeux de Chapardin qui sort aveuglé et conduit par Grisdu.)

DUPONCEAU, à part.

Il m'ennuie celui-là... (Haut.) Allez donc!

CHAPARDIN.

Allons, dépêchons (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VIII

DUPONCEAU, seul.

Athanase, fou ou filou!... Quelle épouvantable alternative... J'aimerais mieux que ce fût un petit filou!... ça serait plus commode à renvoyer; un fou, ça tient comme une teigne... Comment prévenir Emma? Ah! mon Dieu! je suis le plus malheureux père. Il n'y a pas de pair de France plus... Oh! c'est lui!...

SCÈNE IX

DUPONCEAU, EMMA, BONNET.

BONNET, venant du fond.

Eh bien, beau-père... avez-vous réglé vos affaires avec le petit vieux? Quand publions-nous les bans?

DUPONCEAU, à part.

Je pourrais en faire un sur ban.. mais il serait trop facile, et puis dans un moment pareil... Comment l'attaquer ?... C'est vrai qu'il a le regard égaré. (Haut à Bonnet.) Savez-vous, mon jeune ami, que mon homme d'affaires, Chapardin, assure que j'ai moins de fortune que je ne le croyais... Je ne pourrai pas donner de dot à ma fille...

BONNET.

Qu'à cela ne tienne ! Avec la succession de mon oncle, nous serons bien assez riches.

DUPONCEAU.

Hum !... C'est que, voyez-vous, j'aime mieux vous dire la chose avant qu'après... Je n'ai jamais trompé personne... moi !

BONNET.

Je vous en crois incapable. Je vous le répète, Emma est à elle seule un trésor qui me suffit.

EMMA.

Ce bon Athanase... papa... comme il m'aime !...

BONNET.

Comme un fou !...

DUPONCEAU, à part.

Je ne le lui fais pas dire...

EMMA.

Mais qu'attendez-vous donc, papa, pour nous marier ?

DUPONCEAU.

Moi, j'attends que Bonnet ait recueilli son héritage... et j'avoue que...

BONNET.

Mais, en doutez-vous, monsieur Duponceau?...

DUPONCEAU.

Moi? Allons donc!... Seulement Chapardin me disait tout à l'heure... qu'il se pourrait qu'une illusion...

BONNET.

C'est donc cela que tout à l'heure il me regardait...

DUPONCEAU, vivement.

Non, non!... (A part.) C'est qu'une crise serait bientôt venue.

BONNET.

Ce petit vieux m'embête, beau-père... Écoutez donc, je suis bon et doux, c'est vrai; mais tout a une limite, et, si l'on me pousse à bout, je ne me connais plus.

DUPONCEAU.

Mais non, je vous dis. (A part.) Ne l'offensons pas.

EMMA.

C'est vrai aussi, qu'est-ce que ce M. Chapardin a donc à chicaner mon bon ami Athanase?...

BONNET.

Ma chère Emma, soyez tranquille, jè ne me laisserai chicaner par personne... et si quelqu'un doutait de ma parole...

DUPONCEAU.

Mais non; vous comprenez... Chapardin est homme d'affaires, donc méfiant, et il disait... Mais si son oncle ne lui laisse que des noix de coco...

BONNET, *gaîment.*

Eh! eh!... Beaucoup de noix de coco.

DUPONCEAU.

Oh! il en faudrait tant!

BONNET.

Tranquillisez-vous, beau-père, le notaire ne viendrait pas lui-même pour...

DUPONCEAU.

Eh bien, enfin, allez au ministère ce matin... Je crois que Chapardin y est allé aussi aux informations.

BONNET.

Comment! ce petit vieux aurait-il été répandre ses doutes dans les bureaux?... Beau-père, j'y cours... Emma, tranquillisez-vous. (*Il sort par le fond.*

SCÈNE X

DUPONCEAU, EMMA.

DUPONCEAU, à part.

Il a vraiment quelque chose là... (Haut.) Ah ! ma pauvre enfant, tu me vois bien inquiet et bien malheureux !

EMMA.

Pourquoi donc, papa !

DUPONCEAU.

Chapardin m'a raconté toute l'affaire : il y a à la Martinique un oncle qui est mort... non, que je suis bête... qui n'est pas mort ; qui a, dit-on, laissé plusieurs millions au *Charivari*... non, c'est le *Charivari* qui a inventé cela, et qui a choisi le nom de Bonnet qui n'a jamais existé.

EMMA.

Bonnet n'a jamais existé ?

DUPONCEAU.

Je ne dis pas cela.

EMMA.

Vous dites que Bonnet n'est pas mort, qu'il n'a jamais existé ; c'est incompréhensible ; M. Chapardin vous a troublé la raison.

DUPONCEAU.

Hélas? ce n'est pas moi, c'est ton fiancé, c'est ton Bonnet qui n'a pas plus d'héritage que sur sa main... et qui doit être un filou ou un fou!...

EMMA.

Plus souvent, mon père!... Qu'est-ce que ça veut dire? Mais il n'est ni l'un ni l'autre, j'en réponds.

DUPONCEAU.

Que veux-tu?... Chapardin, qui connaît à fond cette histoire, m'a juré même que, pour répondre aux Bonnet, tant il y en a... sans calembour... on avait une réponse tout imprimée.

EMMA.

Mon père, je ne comprends rien à tout ce que vous me dites; moi, je crois M. Bonnet un honnête homme et dans sa pleine raison?

DUPONCEAU.

Tiens! c'est Chapardin; tu vas voir.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHAPARDIN.

CHAPARDIN.

Eh bien, j'arrive du ministère; il est bien connu. allez : on l'appelle le bon petit fou... parce qu'il

est doux... Il y en a tant d'autres, qu'on est obligé de renvoyer par la force... Il y a une camisole en permanence *ad hoc* dans le bureau... Mais nous allons arranger l'affaire, Grisdu a dû voir son ami, je l'attends ici.

DUPONCEAU.

Je respire... Nous nous en débarrasserons. Eh bien, figure-toi, Chapardin, que ma fille ne veut pas te croire, et qu'elle défend la loyauté et la raison de Bonnet.

CHAPARDIN.

Mademoiselle, c'est d'un bon et noble cœur; mais si vous vous y connaissiez comme moi, vous jugeriez cela tout de suite... Il a quelque chose dans le regard.

EMMA.

Voilà une idée!... Tout le monde a quelque chose dans le regard... Je maintiens, moi, qu'il est dans son bon sens et qu'il m'aime.

DUPONCEAU.

Comme un fou... il l'a dit lui-même. (On entend des cris.) Quel est ce bruit?... (Il regarde par la porte du fond.) Ah! mon Dieu, ce pauvre Bonnet, tout effaré!... C'est une crise, vois-tu, ma fille... Cache-toi, cachons-nous.

CHAPARDIN.

Cachons-nous, mademoiselle.

EMMA.

Mais, mon père...

CHAPARDIN.

Il y va de vos jours. (Il l'entraîne et sort avec elle à gauche.)

DUPONCEAU, épouvanté.

Eh bien, vous me laissez seul avec un énergumène, c'est agréable !

SCÈNE XII

BONNET, entrant tout débraillé, DUPONCEAU.

BONNET.

Cachez-moi ; je crois qu'on me poursuit !

DUPONCEAU, se tenant à distance chaque fois que Bonnet s'approche.

Ah ! mon Dieu, qu'y a-t-il ?

BONNET.

Vous m'avez envoyé au ministère ; ce scélérat de Chapardin en sortait. Je ne sais ce qu'il avait raconté, les employés étaient réunis et riaient... J'ai demandé le courrier de la Martinique ; ils m'ont désigné d'un air narquois un carton, puis un deuxième, puis un troisième, puis vingt, et j'y trouvais des lézards empaillés, des vieux peignes, des

croûtes de pâté, un flageolet, un faux-col : ces employés, c'est si rangé ! mais des lettres de la Martinique nullement... J'ai compris qu'on se moquait de moi ? « Ah çà ! pour qui me prenez-vous ? fis-je en colère. — Tiens, pour le petit fou du père Chapardin ! » A ces mots, j'ai perdu la tête.

DUPONCEAU, à part.

Pauvre garçon ! il croit que ça date de là.

BONNET.

J'ai bousculé les cartons. Ces insolents se sont jetés sur moi, ils ont appelé la garde, ils ont demandé la camisole. Mais je me suis jeté à corps perdu au milieu d'eux ; j'ai fait une trouée, et me voilà !

DUPONCEAU.

Diantre ! cela est une mauvaise affaire, mon pauvre ami ; heureusement que vous avez l'excuse d'être...

BONNET,

D'être quoi ?...

DUPONCEAU.

D'être... un peu... exaspéré. Voyons, calmez-vous !

BONNET, passant.

Me calmer ! quand ce misérable Chapardin vient troubler mon existence

DUPONCEAU, à part.

C'est positivement une attaque... On a contrarié sa manie... (Haut.) Voyons, Bonnet...

BONNET.

Je n'entends plus rien... Qu'il ne vienne pas, ce scélérat, ce Chapardin de malheur !

SCÈNE XIII

LES MÊMES CHAPARDIN.

CHAPARDIN.

Eh bien, puis-je entrer ?

DUPONCEAU, effrayé.

Oui, oui, entre... mais prends garde.

BONNET, courant à Chapardin

Ah ! vous voilà !... Eh bien, vous allez me dire ce que vous...

CHAPARDIN, se débattant.

Vous m'étranglez !... Duponceau !

DUPONCEAU, se tenant à distance.

Vois-tu, mon ami, c'est une attaque...

CHAPARDIN.

Je le vois bien. (Il se débat et cherche à rejoindre Duponceau.)

DUPONCEAU, se sauvant.

Je vais chercher du secours, attends-moi ! (Il se sauve.)

SCÈNE XIV

CHAPARDIN, BONNET.

CHAPARDIN.

Eh bien, il me laisse seul.

BONNET.

Qu'êtes-vous allé raconter de moi au ministère?

CHAPARDIN.

Moi?... Ce n'est pas moi!

BONNET.

Comment, ce n'est pas vous?

CHAPARDIN.

Mais non; et, après m'avoir entendu, au lieu de m'en vouloir, vous m'embrasserez...

BONNET.

Oh! ça, jamais!

SCÈNE XV

LES MÊMES, EMMA.

EMMA, *accourant du fond.*

Eh bien, monsieur Chapardin, qu'est-ce que vous faites encore à mon bon ami Athanase? Voilà encore que vous le tourmentez.

CHAPARDIN.

Moi, mademoiselle!

EMMA.

A quoi ça sert-t-il de lui faire du chagrin?

BONNET.

Voyons, monsieur Chapardin, répondrez-vous enfin?... Vous voulez donc empêcher mon mariage, me ravir ma succession?

CHAPARDIN.

Mais, au contraire, puisque j'ai déterré enfin votre notaire, qui s'était égaré dans Paris, et que je lui ai donné votre adresse.

BONNET.

M. Bernard? Allons donc, je la lui ai envoyée dans ma dernière lettre.

CHAPARDIN.

Enfin, il va venir... là... vous me croirez...

BONNET.

Je crois bien, puisqu'il m'a répondu.

CHAPARDIN.

Il doit même vous emmener à la mairie pour des formalités.

BONNET.

J'irai où il voudra!... Je brûle d'en finir...

CHAPARDIN.

Et moi donc!

EMMA.

Eh bien, alors, c'est donc ce monsieur tout noir qui est dans l'antichambre, avec des lunettes?

CHAPARDIN.

Des lunettes !... c'est lui !

EMMA.

Voulez-vous que je le fasse entrer? (Elle remonte.)

CHAPARDIN et BONNET.

Oui, oui !... qu'il entre ! qu'il entre ! (Appelant.) Duponceau !... voilà le notaire.

EMMA.

Par ici, monsieur.

SCÈNE XVI

LES MÊMES; DUPONCEAU, BERNARD.

DUPONCEAU, bas à Chapardin.

C'est le farceur !... Est-il bien arrangé !...

BERNARD.

C'est bien ici que loge monsieur Jules-Athanase Bonnet ?

BONNET.

C'est moi, monsieur.

BERNARD.

Je me nomme Bernard, je suis notaire à la Mar-

tinique, monsieur, et je suis venu moi-même, prenant occasion de quelques affaires personnelles, vous mettre en possession de l'héritage de feu votre oncle...

DUPONCEAU, à Chapardin.

Ah! mais il est parfait dans son rôle!

CHAPARDIN, bas.

Grisdu me l'avait bien dit... il se destine au théâtre... c'est un haut comique!....

DUPONCEAU, bas.

Comme il est grimé!... comme il jouera bien les notaires. (Haut.) Voyons, Chapardin, approchez cette table et ces siéges... (Chapardin prend la table placée à gauche et la pose au milieu du théâtre; il s'amuse à faire tomber un des pieds de la table sur un des pieds de Bernard; Chapardin et Duponceau offrent, avec un empressement joué, un siége à Bernard, mais ne le lui donnent pas; celui-ci finit par aller prendre une chaise au fond. On s'assied. Bas, au notaire.) Vous vous êtes assuré d'un fiacre?...

BERNARD, haut.

Certainement, comment aurais-je pu trouver l'adresse sans cela? je ne connais pas Paris...

DUPONCEAU bas.

Très-bien répondu!

BERNARD.

Vous êtes bien bon!

BONNET.

Ah ! monsieur, je vous attendais avec bien de l'impatience, et vous avez, pour mon bonheur, bien tardé à arriver...

BERNARD, se levant.

Monsieur, nous avons eu une détestable traversée !... Nous avons été jetés par la tempête sur les côtes d'Afrique... là. nous avons été retenus par un vent contraire... puis nous avons réparé des avaries... enfin...

DUPONCEAU.

C'est très-bien. c'est très-bien ! C'est tiré du capitaine Cook, mais passons les détails !...

CHAPARDIN.

Oui, passez les détails... autrement nous n'en finirons jamais !...

BERNARD, se levant.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

BONNET, se levant et montrant Duponceau.

Monsieur Bernard, voici monsieur mon beau-père.

BERNARD.

Et monsieur ?

DUPONCEAU, se levant.

Chapardin, mon ami... et mon homme d'affaires.

BERNARD.

Et mademoiselle ?

BONNET.

Ma fiancée !... C'est mon Emma, monsieur, et vous arrivez juste pour préparer le contrat...

CHAPARDIN.

Mais le testament ! le testament ! (Emma et Bonnet causent assis près de la table. Bonnet l'embrasse de temps en temps.)

BERNARD.

Le voici !

BONNET, assis.

Quel bonheur ! ma petite Emma ! nous touchons au port !... (Il l'embrasse.)

BERNARD, lisant.

« Pardevant Me Bernard et son confrère, notaires à la Martinique... »

DUPONCEAU, à part.

Décidément il se prend trop au sérieux... C'est très-bien fait, mais ça dure trop longtemps... pendant ce temps, l'autre embrasse ma fille comme une patène !...

BERNARD.

« A comparu, sain de corps et d'esprit, le sieur...

DUPONCEAU, bas à Bernard.

C'est justement le contraire,.. et puis pourquoi lire le testament... faites semblant de lire... dites-en les articles principaux et emmenez-le...

CHAPARDIN, de même.

Faites comme si vous connaissiez le testament!

BERNARD.

Comment... si je le connais. Dieu merci!... c'est moi qui l'ai rédigé.

DUPONCEAU, à Bernard.

Hum! Taisez-vous donc! vous allez vous trahir... (Il lui pousse le coude.)

BERNARD.

Me trahir?... Pourquoi me poussez-vous le coude?

DUPONCEAU, bas.

Il ne croira plus que vous êtes notaire, si vous avouez... Ah! Chapardin, en voilà un bon: notaire-avoué....

CHAPARDIN, à part.

Il ferait des calembours sur l'échafaud, celui-là!...

BERNARD.

Que voulez-vous dire?... Je ne me cache pas d'avoir rédigé le testament... c'est l'office du notaire, et comme M. Bonnet y est fort bien traité...

BONNET.

J'aime à le croire... seulement, vous êtes longuet à le lire, ce testament... (Ils prennent tour à tour le notaire par le bras.)

DUPONCEAU.

Il a raison !

CHAPARDIN, bas à Bernard.

Comment, vous lui attribuez une grande succession ?...

BERNARD.

Mais, sans doute !...

DUPONCEAU, bas.

Mais ne vous a-t-on pas dit qu'il fallait faire tout le contraire ?...

BERNARD.

Dans quel but ?

CHAPARDIN.

Pour le guérir !...

BERNARD.

Le guérir de quoi ?

DUPONCEAU, bas.

On ne vous a donc pas prévenu ?

BERNARD.

Prévenu de quoi ?... (A part.) Quelles drôles de gens !

CHAPARDIN, bas.

On a oublié la chose principale... il est timbré.

BERNARD.

Me croyez-vous capable de faire un acte aussi grave sur papier libre ? Voyez plutôt.

DUPONCEAU.

Tiens, vous en faites aussi, vous?

BONNET.

Eh bien, dites donc, quand vous voudrez... vous êtes joliment long, heureusement que j'ai de quoi prendre patience. (Il embrasse Emma.)

DUPONCEAU.

Allons... allons... attendez... attendez, mon jeune ami... Emma, occupe-le!

EMMA.

Je ne demande pas mieux, papa!

DUPONCEAU, bas, à Bernard.

Ne pouvez-vous changer cela... et improviser quelque chose dans le sens de ce qui a été convenu?

BERNARD.

Improviser, quoi, dans quel but? expliquez-vous, c'est trop sérieux!

DUPONCEAU, à Bernard.

Quelle bêtise!... alors à quoi bon être venu ici?

BERNARD.

Mais, monsieur, pour qui me prenez-vous? Vous voulez donc me corrompre?...

DUPONCEAU, à Chapardin.

Il joue bien, mais il est un peu chargé.

CHAPARDIN, à Duponceau.

Ah! moi, il m'ennuie, cet acteur-là.

SCÈNE XVII

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, il entre et dit tout bas à Duponceau :

Monsieur, un notaire venant de la Martinique demande monsieur Bonnet.

DUPONCEAU.

Un notaire... un second notaire ! (Prenant Chapardin à part.) Chapardin, voilà un autre notaire.

CHAPARDIN.

Comment est-ce possible ?

DUPONCEAU.

Est-ce que ton Grisdu s'est moqué de nous ?... il nous en a envoyé deux.

CHAPARDIN.

Cela n'est pas possible.

DUPONCEAU.

Ah ! mon Dieu !... Mais alors, celui qui vient est un notaire pour de bon; il y a une vraie succession. Ah ! Chapardin, qu'est-ce que tu m'auras fait faire ?

CHAPARDIN.

Au fait, un vrai Bonnet a pu vivre et mourir à la Martinique ! mais comment croire ?...

BERNARD.

Eh bien, nous décidons-nous à lire...

BONNET.

Quand vous voudrez.

DUPONCEAU, bas, à Bernard.

Voulez-vous vous sauver, malheureux! (Il prend ses paperasses et lui en bourre ses poches.)

CHAPARDIN, le poussant vers la porte.

Le vrai notaire va venir.

BERNARD.

Le vrai notaire! Que suis-je donc, moi?

CHAPARDIN.

Vous n'allez pas continuer, j'espère?

DUPONCEAU.

Puisqu'on vous dit qu'on n'a plus besoin de vous! Ils l'ont poussé tour à tour jusqu'à la porte de gauche.)

BONNET.

Eh bien, qu'est-ce qu'ils font maintenant? On me renvoie mon notaire.

CHAPARDIN.

Non, vous comprendrez...

DUPONCEAU, à Bernard.

Tenez, passez par là... au plus vite... Vous trouverez un petit escalier,

BERNARD.

Quelle drôle de maison! Mais ma tabatière, monsieur... ma tabatière, monsieur... ma tabatière.

DUPONCEAU,

Filez! filez! on vous l'enverra à la Martinique!

(Bernard sort poussé par Chapardin et Duponceau.)

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, moins BERNARD.

BONNET, à Emma.

Emma, comprenez-vous? Pourquoi renvoient-ils mon notaire?... Ils sont fous?

EMMA.

Encore une idée de ce M. Chapardin.

DUPONCEAU.

Puisqu'on vous dit qu'il y avait erreur... On vous en donnera un autre... Tenez! tenez! le voilà!

SCÈNE XIX

Les Mêmes, GRISDU, en nègre, avec des cheveux blancs, entre triomphalement et s'avance sur le bord de la scène en roulant de gros yeux.

GRISDU, à part.

C'est moi, Grisdu, ai-je assez l'air d'un notaire colonial!

DUPONCEAU, bas à Chapardin.

Pardieu! voilà le vrai notaire des colonies; il n'y

a pas à en douter : il est noir... Qu'allions-nous faire ?

CHAPARDIN, bas, à Duponceau.

Pauvre Bonnet ! Comment lui avouer jamais ?

BONNET, à Grisdu.

Vous êtes donc le notaire de mon oncle ? Eh bien, et l'autre ?

DUPONCEAU.

On vous l'expliquera.

BONNET, à Emma.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ? (Emma embarrassée, ne répond pas.)

GRISDU.

Moi a fermé les yeux au petit vieux blanc mon ami... et moi venu à Paris avec testament.

TOUS.

Lisez-le !

GRISDU.

Le bon nègre va lire testament, mais avant li bon notaire va chanter chanson.

DUPONCEAU.

Comment, chanter chanson ?

CHAPARDIN.

Tiens, les notaires sont donc bien gais à la Martinique.

GRISDU.

Oui... Li notaire chanter chanson avant d'ouvrir testament, et li tout le monde chanter, et li tout le monde danser... sans quoi testament pas bon.

BONNET.

Testament pas bon?... Alors li tout le monde chanter, li tout le monde danser.

GRISDU.

Allons-l'y, gai! coco!

RONDE.

Air nouveau de Jacques Offenbach.

PREMIER COUPLET.

Bon nègre vient de Martinique;
Li terrain sec et volcanique
Produit des oncles d'Amérique,
Du riz et du rhum excellent;
La chaleur qu'il est délétère,
Li nombreux tremblements de terre,
Ça qu'est favorable au notaire,
Ça qui fait faire testament.
Hi, hi, hi, etc.

TOUS, répètent le refrain.

Hi, hi, hi, etc.

GRISDU.

DEUXIÈME COUPLET.

Li bon colon dans la savane
En cultivant son sucre il flâne,
Mais tout à coup casse sa canne,

Vite un notaire et promptement.
Un second dans la cafetière
Soudain avale la cuillère,
Vite, vite, encor le notaire
Pour faire petit testament.
Hi, hi, hi, etc.

TOUS.

Hi, hi, hi, etc.

GRISDU.

TROISIÈME COUPLET.

Quand il en a sa suffisance
Li bon notaire vient en France,
Pour réaliser l'espérance
Du cher neveu, qui, très-content;
Li bien reçu dans la famille,
Li papa, li maman, li fille,
Tout ça l'embrasse, tout ça grille
De voir ouvrir le testament.
Hi, hi, hi! etc.

TOUS.

Hi, hi, hi, etc.

(Danse des quatre hommes sur la ritournelle.)

GRISDU.

Et maintenant, li bon notaire va solder à li bon blanc bon héritage. Moi apporter à lì tout ce qui était dans la case : un perroquet, un singe et des noix de coco... qui composent fortune mobilière.

BONNET.

Eh bien, dites donc, et la fortune immobilière?...

Vous m'avez écrit qu'elle valait huit cent mille francs !

GRISDU.

Li bon nègre a écrit ça à bon blanc, c'est vrai... Mais les nègres de l'habitation, ils aimaient tant bon oncle blanc qu'ils ont tous voulu posséder un peu de ce qui lui avait appartenu... Ils ont tout partagé, les pauvres gens !

BONNET.

Eh bien, après?

GRISDU.

Quoi? Après que tout est pris, y a pus rien !... Mais heureusement bon notaire a pu sauver mobilier et l'apporter !... Seulement, perroquet est mort en route.

DUPONCEAU.

Mais ce notaire est une canaille, et il a favorisé ses semblables en laissant les noirs piller l'habitation.

GRISDU.

Moi ! une canaille ! Moi, pauvre noir, qui ai soigné petit blanc comme sœur grise !... Moi, qu'étais là près du lit à bon blanc; moi, qui pleurais en lisant à li *l'Oncle Tom !*... jusqu'au dernier couic ! couic !... Moi ! canaille !... Ah ! çà, qué mal... vous qui fend l'âme à pauvre noir !... Néanmoins !...

(Il cache sa figure dans son mouchoir, se mouche, et on voit son nez tout blanc.)

DUPONCEAU lui met la main sur la figure et retire sa main toute noire ; la figure déteint.

C'est justement ça !

GRISDU.

Quoi, ça ?

DUPONCEAU.

Nez-en-moins... Votre nez qui est resté dans votre mouchoir !

GRISDU.

Ah !

DUPONCEAU.

C'est un faux nègre... Tout est donc faux aujourd'hui !

CHAPARDIN.

Ah çà quoi ?... Encore une mystification ?

BONNET.

Comment, un autre faux notaire ! Ah ! Chapardin, c'est vous qui me payerez tout cela !

EMMA.

Moi, je comprends de moins en moins !

DUPONCEAU, à Grisdu.

Voyons, quarteron, expliquez-vous. A quel propos, venant de la Martinique, avez-vous cru devoir vous teindre en noir ?

GRISDU, riant.

Pour mieux porter deuil à oncle Bonnet.

BONNET.

Pas de plaisanterie ! Mais qui êtes-vous ?

GRISDU, se frottant la figure et ôtant sa perruque.

Mais je suis Grisdu... Comment, vous ne me reconnaissez pas ?

DUPONCEAU.

Grisdu !

CHAPARDIN.

Eh bien, et l'autre, celui que nous avons flanqué à la porte ?

DUPONCEAU.

Ah ! Chapardin, que de bêtises tu m'as fait faire !... L'autre, c'était le vrai notaire !...

GRISDU.

Il est venu un vrai notaire ! Aïe ! aïe ! aïe !...

BONNET.

Le vrai ! le faux !... Ah çà ! je crois que depuis ce matin vous êtes devenus fous !... M'expliquerez-vous ?

DUPONCEAU.

Mais, c'est la faute de Chapardin.

CHAPARDIN.

C'est la faute de Grisdu.

GRISDU.

C'est pas vrai, c'est vous qui avez dit que Monsieur...

CHAPARDIN.

Je vous demande bien pardon, c'est vous qui avez raconté à Duponceau...

GRISDU.

C'est vous!

BONNET.

Moi?

DUPONCEAU.

Eh parbleu! l'histoire de la succession Bonnet! Qu'est-il maintenant ce bon M. Bernard? Il sera reparti pour la Martinique.

CHAPARDIN.

Aussi sa figure me revenait à moi.

DUPONCEAU.

Et elle pouvait nous revenir à nous.

CHAPARDIN.

[illegible] chercher... avez-vous son adresse?

BONNET.

Mais enfin! qu'est-ce que c'est que la succession Bonnet?

CHAPARDIN et GRISDU.

Figurez-vous que le... (La porte du fond s'ouvre ; paraît Bernard.)

SCÈNE XX

LES MÊMES; BERNARD.

BERNARD.

Pardon!... ma tabatière!...

TOUS.

Lui! c'est lui! (On bouscule Grisdu, on entoure le notaire, et chacun l'embrasse à son tour.)

BERNARD.

Vous m'étouffez!... Quelles drôles de gens! ils me flanquent à la porte il y a une heure... maintenant, ils m'embrassent. Enfin la voulez-vous, oui ou non, la succession?

CHAPARDIN et GRISDU.

Figurez-vous que la succession Bonnet...

DUPONCEAU.

Non... vous ne comprendriez pas... j'ai été moi-même très-long à... C'est cet animal de Chapardin...

CHAPARDIN.

C'est cet animal de Grisdu!

DUPONCEAU, à Grisdu.

Vous êtes encore là, vous! Enfin, je suis si heureux... (A Bernard, lui montrant la tabatière.) Monsieur, voici

ma fille... (A Bonnet, lui montrant sa fille.) Bonnet, voici votre tabatière... La joie, le bonheur me troublent... pardon. (A Bernard.) Monsieur, voici votre tabatière... Bonnet, voici ma fille; toutes deux sont de bonne prise...

GRISDU.

Ah! ça lui reprend avec la joie.

DUPONCEAU.

Chapardin, tu approuves celui-là, mais je t'en prie, ne te mêle plus de mes affaires.

EMMA et BONNET.

Oh! non! n'est-ce pas?...

DUPONCEAU, à Bonnet.

Mon gendre, j'ai *bonnet spoir* que vous ferez un *bonnet poux*... et je vous apprendrai à faire des jeux de mots.

CHAPARDIN.

Il sera à *bonnet cole.*

GRISDU.

Heu! C'est plus fort que moi... Monsieur Duponceau, décidément je retire ma parole... mademoiselle Emma est libre...

DUPONCEAU.

Bah! vraiment!

GRISDU.

Oui... je ne pourrais pas vivre avec vos calembours.